



**HAL**  
open science

## Les sons périssent car on ne peut pas les écrire

Violaine Anger, Vincent Debiais

► **To cite this version:**

Violaine Anger, Vincent Debiais. Les sons périssent car on ne peut pas les écrire. Écriture et image : cahiers du CEEI, 2023, 4. halshs-04350895

**HAL Id: halshs-04350895**

**<https://shs.hal.science/halshs-04350895v1>**

Submitted on 18 Dec 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Les sons périssent car on ne peut pas les écrire

Violaine Anger, Vincent Debiais

On connaît la phrase célèbre d'Isidore de Séville, au VI<sup>e</sup> siècle : « s'ils ne peuvent être retenus par l'homme dans sa mémoire, les sons périssent car on ne peut pas les écrire<sup>1</sup> ». Quelles qu'en soient les interprétations, on peut se demander si, malgré toutes les tentatives qui ont dépassé ce constat mélancolique, il ne demeure pas d'actualité. Peut-on vraiment *écrire* les sons ? *écrire* également le temps et l'espace dans lesquels ils se déploient ? Plus simplement, qu'est-ce qu'*écrire le son*, et finalement, qu'est-ce qu'*écrire* ?

Cette interrogation quant à la mort du son en entraîne aussitôt de nouvelles, invitant notamment à un déplacement, un franchissement disciplinaire. D'une part, l'écriture n'est pas opposée à l'image, elle doit être située dans sa continuité. Anne-Marie Christin a sur ce point insisté sur la dimension visible, subjuguante dans sa présence matérielle, de toute image – une dimension que l'écriture intègre, contourne, refuse, selon les lieux, les systèmes et les idéologies qui viennent l'informer. Elle avait d'ailleurs consacré un numéro entier de *l'immédiate*, revue d'avant-garde des années 1970, à l'écriture de la musique : le lecteur le trouvera reproduit dans la rubrique « Archives », à côté d'une réflexion sur les principes de composition de la revue. D'autre part, on sépare souvent l'écriture de la parole et celle de la musique. Pourtant, le son est un élément qui les relie de façon bien concrète ; partant de là, la différence entre la musique et la langue, et dans la foulée, entre une langue visuelle et une langue orale, entre une langue et une parole singulière qui la rend accessible dans une énonciation, doit être interrogée.

Ajoutons que ce que l'on appelle « écriture » peut prendre plusieurs sens, comme on le verra dans ce numéro : la question de l'écriture « du son » en est, d'une certaine façon, un condensé. Le thème de ce numéro 4 d'*écriture et image* aurait pu réduire le domaine exploré à celui de la notation musicale ou aux moyens graphiques pour fixer l'oralité, par exemple. C'est pour échapper à

<sup>1</sup> Isidore de Séville, *Etimologias*, III, 15,2, édité par Wallace M. Lindsay et traduit par José Oroz Reta et Manuel A. Marcos Casquero, Madrid, Biblioteca de Autores Cristianos, 1983, vol. 1, p. 442.

ce risque qu'on a décidé d'inviter les contributeurs à réfléchir sans frontière à *toutes* les modalités d'interaction entre l'écriture et le sonore. Les textes réunis dans ce numéro d'*écriture et image* sont ainsi géographiquement, historiquement, culturellement, volontairement dispersés sur la grande mosaïque des pratiques graphiques (la « mosaïque des sons » dans la rubrique du « cabinet de curiosités » présente en ce sens des réalisations scripturales *diverses*, liées explicitement au son et à la manière de prononcer et/ou de sonoriser les signes). Le numéro ne prétend pas pour autant épuiser le sujet puisque les textes réunis ne présentent qu'une infime partie de ces interactions et la recherche est à poursuivre, sans aucun doute, pour d'autres langues, d'autres sons, d'autres signes...

L'œuvre de Louis Roquin ouvre – et clôture – cette livraison : « entre-vues » présente en entrée de numéro, *Versus*, comme une réponse à la question posée. Elle nous met en présence de la puissance visuelle de toute écriture, tout en interrogeant la possibilité d'en inventer une, unique, qui pourrait les relier toutes et rendre compte ainsi de la diction du texte dans sa globalité.

À sa suite, la rubrique « Articles » offre un parcours noué par rebonds : Stéphanie Anthonioz évoque la façon dont le rapport entre l'entendu et le vu a pu être posé dans le contexte oraculaire hébreu (« Écrire, entendre et voir la prophétie biblique »). Violaine Anger interroge l'idée visuelle de hauteur de son, à la base de l'écriture musicale occidentale (« La hauteur de son : construction visuelle d'une écriture »). Cécile Beaupain propose à sa suite une explication au développement de l'écriture de la durée, au sein de l'écriture musicale occidentale (« La note, l'écriture de sa durée : un terrain d'invention graphique et rythmique »). Vincent Debiais aborde pour sa part la question du silence – entre écriture alphabétique et image (« Écrire le silence »). Jean Lassègue et Andreas Pfeiffer s'attaquent à l'enjeu actuel de l'intelligence artificielle, posant au passage la question de la métaphore – de son rôle dans l'écriture (« La générativité formelle et statistique, nouvelle donne pour les données »). Antoine Villedieu explique en regard comment le code permet la génération du son autant que sa visualisation, dans une forme algorithmique qui a pu sembler idéale à certains compositeurs (« La transmission de l'écriture du son : le cas de la synthèse sonore algorithmique »). Jean-Christophe Marti présente le rapport créatif et ambigu qu'entretenait le compositeur Julius Eastman avec l'écriture (« Voyage en manuscrit : une approche des notations musicales inventées par Julius Eastman »). Enfin Lenka Stransky pose la question de la pensée diagrammatique, en lien avec l'écriture de la musique (« La partition diagrammatique : autour de quelques manuscrits autographes »). Dans le dernier article de cet ensemble, Amalia Laurent évoque la mise au point d'une

écriture de la musique du gamelan javanais (« Écriture de la musique, lecture des espaces »).

Après le « Cabinet de curiosités » et la rubrique « Archives », trois entretiens viennent élargir la question en interrogeant des pratiques artistiques de l'écriture : la relation son et écriture dans les collections du Centre du Livre d'Artiste avec son directeur Didier Mathieu ; la notion de « Musicalligraphie » avec le calligraphe Bahman Panahi ; la traduction du poète chinois Wang Wei et travail poétique sur son œuvre avec la poétesse Michèle Métail.

Les comptes rendus ne sont pas exclusivement liés à la question du numéro mais lui accordent une bonne place. Camille Bloomfield propose ainsi un retour sur l'exposition « Visualiser le son » qui décline dans de nouveaux objets certaines questions évoquées dans les articles. Avec « Polyphone », Marion Coste explore une exposition et une série de séminaires dédiés à cette notion et aux moyens de sa mise en voir, sur le temps long de l'histoire de l'écriture musicale. Jan Baetens est présent deux fois dans la rubrique « Comptes rendus » : d'abord avec sa visite de l'exposition « Design-A-Book » et sa lecture du catalogue, l'un comme l'autre consacrés à l'édition contemporaine en Belgique ; ensuite, dans la critique que propose Dominique Vaugeois de son ouvrage consacré à l'illustration de Proust. La rubrique se referme avec le compte rendu par Biagio d'Angelo de la traduction en portugais (Brésil) d'une série d'essais d'Anne-Marie Christin sur l'écriture et l'image. Les articles choisis par les traducteurs brésiliens pour présenter cette œuvre de référence à un public lusophone rappellent aussi au lecteur français des notions importantes touchant à l'analyse de l'écriture.

Cette enquête ne pouvait être menée sans le travail des artistes qui proposent des solutions à des problèmes sentis autant que conceptualisés : l'œuvre du compositeur Louis Roquin, qui ouvre et clôt le numéro, interrogeant la frontière mouvante et sans arrêt redéfinie entre l'écriture du son, celle de la musique, et l'image, le montre de façon rigoureuse et fascinante, sans clore l'objet d'enquête. La rubrique « Perspectives » propose ainsi aux lecteurs.rices un montage visuel de Marina Maluli fondé sur les œuvres visuelles du compositeur calligraphe ; d'autres aspects de la question de l'écriture du son y surgissent : le temps, l'instant, le trajet, le geste, et la perméabilité totale du sonore, du visuel et du graphique. La mise en vidéo des gestes de l'artiste permet au lecteur d'accéder à l'incarnation nécessaire du geste d'écrire, en complément, ou en opposition, au souffle de la voix et aux ondes de la musique.

Rappelons pour finir que cette recherche a été menée au sein du Centre d'Étude de l'Écriture et de l'Image, où le travail de problématisation et les échanges intellectuels sont précieux.